

# CHERCHER LE GARÇON ET TROUVER SON NOM : DAVID

STÉPHANE ARCAS

**MARQUÉE PAR LE CONTRAPPOSTO DU DAVID DE MICHEL-ANGE, LA DERNIÈRE CRÉATION DE AYLEN PAROLIN DESSINE UN CORPS, DES TERRITOIRES. RETOUR SUR UN PROCESSUS, UNE ŒUVRE À LA FOIS VIVE ET RADICALE. CHAQUE DAVID A SON CIEL.**

Un bloc. Le bloc de marbre de Carrare qui a servi à sculpter le *David*. Ce bloc-là, donc, avait un défaut. Deux maîtres avaient tenté d'exploiter la masse revêche pour faire œuvre, en vain. L'impétueux et scandaleux sculpteur Michel-Ange accepta le défi et attaqua au burin le gigantesque, mais étroit monolithe de marbre blanc. L'accident majeur contenu dans la roche, outre les veinures complexes qui rendaient l'extraction délicate, était une brèche importante. Et évidemment, c'est la résolution de cette difficulté qui fit le prodige de cette œuvre. Pour contourner la brèche, il créa cet étrange espace situé entre le flanc et le bras droit. Dès lors, la position du *David* épousa cette ambiguë désinvolture insolente. Un *contrapposto*, comme on dit en jargon technique. Tout le poids du corps sur une seule jambe. Calme en apparence, mais prêt à bondir. Le lance-pierre au repos sur l'épaule, mais le regard frondeur. C'était le choix de Michel-Ange: représenter David avant son combat contre Goliath. Mettre en avant la *violence contenue*. C'est aussi cette même idée qui a, indirectement, mené Ayelen Parolin à se pencher sur cette figure mythique. À l'origine de son projet, il y avait l'envie de travailler sur des variations autour de la notion d'animalité. Mais elle se posait aussi la question de la virilité. Qu'est-ce qui rend ce genre si arrogant? Qu'est-ce qui, dans leur corps, rend les mâles si agressifs? Outre leur « côté pointu », qu'est-ce qui crée cette incessante agitation?

Ayelen Parolin part donc à la recherche du mâle et entame une longue série de workshops entourée d'hommes. D'étape en étape, les improvisations s'accumulent autour de la bestialité, de la testostérone, et des matériaux plutôt prometteurs s'amoncellent. Puis, surgit « l'accident » en rangeant le matériel. Une photo ou plus exactement une pose sur une photo, celle d'un des danseurs retenant un chapeau d'une main... dans une position proche du *David* qu'elle avait vu plus jeune en visitant Florence. Le choc! Une persistance rétinienne qui lui revient droit dans le visage. Oui, sur le moment on est touché quand

on a ce genre d'émotion artistique, mais on a du mal à interpréter, à situer l'endroit où ça fait mouche. Mais là, cette position sur la photo, ça produit un effet à la madeleine de Proust. Et oui, l'impétuosité du mâle qui pose, son sexe en avant, et défie l'horizon de manière nonchalante... l'image qu'elle cherche à réveiller, c'est celle-là. Elle poursuit donc les workshops, mais, dès lors, l'axe de recherche est clair: David. Avec ses interprètes, les improvisations autour de la célèbre statue se succèdent, efficaces, intéressantes, et pertinentes, mais... « *ce n'est pas ça* ». Et elle revient toujours au même point: la position initiale. Le p... de *contrapposto* de Michel-Ange. Elle essaie donc encore autre chose, qu'elle retire finalement car « *ce n'est pas encore ça* ». Et le travail de recherche continue, de « *ce n'est pas ça* » en « *ce n'est pas encore ça* », elle essaie et retire la matière inlassablement, pour en revenir à la position initiale, la seule qui semble juste... C'est justement un peu ça, la sculpture, non?! Creuser, retirer de la matière. Faire un choix. Chercher la justesse.

En avril dernier, nous nous retrouvons aux Briggittines devant trois socles. Sur chacun d'eux trône un David en position du *contrapposto* pendant toute la durée du spectacle.

Nus.

*D'ailleurs, il paraît que lorsque nous surprenons quelqu'un nu, la première chose que nous regardons, ce sont ses yeux. Serait-ce la peur d'être pris pour des voyeurs?*

Donc nus.

Dans la chapelle des Briggittines évidemment, l'image fonctionne. D'autant plus que le lieu permet de s'extraire d'une époque pour se projeter dans une autre plus appropriée. Nous assistons à une immobilité. J'insiste sur le terme « assister », car le spectacle de la fragilité du corps qui doit rester immobile est

AYELEN PAROLIN est chorégraphe, argentine, et vit à Bruxelles. Elle est diplômée de l'École nationale de danse de Buenos Aires. En 1998 elle obtient le premier prix de la Biennale Arte Joven pour sa création *El Grito*. Elle suit la formation e.x.a.r.c.a dirigée par Mathilde Monnier à Montpellier. En 2005, elle est lauréate des Pépinières européennes, le programme de résidence artistique mapXXL. Elle a créé notamment *25.06.76. Troupeau/Rebaño* et *SMS an Love*. David sera repris aux Briggittines lors du festival d'été 2011, et visible en plusieurs endroits en France et en Belgique la saison prochaine.

STÉPHANE ARCAS est plasticien, auteur et metteur en scène. Il a couché avec Lali d'*Hélène et les garçons*. Il ne boit pas, ne fume pas, n'est pas subventionné et s'apprête à demander la nationalité belge. Il créera *Scum Manifesto* d'après Valéria Solanas et son texte *L'Argent* prochainement au Théâtre de la Balsamine.

♦♦♦

en soi un classique. Il s'agit d'une traversée tenue par trois danseurs qui, l'air de rien, est très écrite. Fébrilité, crampes, larmes et autres *humeurs* qui s'écoulent, apparaissent et s'évanouissent avec méthode et précision. Devant nous, trois David défient Goliath. Ce Goliath, c'est tour à tour le monde qui s'agite en dehors de la chapelle, puis nous, le public, qui scrutons en détail leur anatomie exposée puis, enfin et surtout, les David en lutte avec leur corps et leur mobilité.

Un bloc.

Ayelen Parolin s'est retrouvée face à un bloc. Ce qu'elle a fait, c'est restituer ce bloc. Ce travail-là, ou plus précisément la forme de ce travail-là, n'est pas dans « *son esthétique habituelle* ». C'est très minimaliste. Il y a peu d'humour. Cela ne bouge presque pas. Mais c'est un choix, un parti pris audacieux et inconfortable. Car « sortir de ses propres sentiers battus » demande du courage. « Rester à l'essentiel », même si la tentation de « décliner » est grande. D'ailleurs, l'institution elle-même ne serait-elle pas tentée d'envisager le même projet du point de vue de la petite forme ? « Vous ne me le feriez pas dans le hall du théâtre... entre deux spectacles pendant un festival... » propulsant ainsi le David au stade détumescent. Parce qu'il serait certainement plus facile de regarder ce spectacle en passant. Mais ceci est une autre histoire. Là, nous sommes face à face, David versus Goliath.

Une des critiques possibles serait de crier au *déjà vu*. Et là je suis assez d'accord. Avec ses figures pop issues de l'histoire de l'art et de ses films en plan fixe, tournés montés. Oui ! J'ai beaucoup pensé à Warhol, entre autres. Dans l'ordre, j'ai pensé à Marcel Duchamp, puis à Haim Steinbach, et finalement à Andy Warhol qui ont, en commun, de proposer de voir les choses autrement. De prendre des icônes pop et de les mettre en valeur en « les sortant » de leur contexte quotidien. Pour nous aider à déporter notre regard vers un territoire décalé

où la forme même d'un objet hyperréférencé convoque tout un monde connexe caché. Tout cela derrière un objet qu'on pensait banal. C'est justement ce qui se produit avec le *David* de Michel-Ange ou, tout simplement et plus largement, pour un corps nu. En se posant dans une salle noire avec « *que ça à voir* ». En s'arrêtant et en accordant le temps nécessaire à une seule chose, on la voit, la chose. Même si elle est triple. Car même si elle est triple, c'est bel et bien une seule et même chose donnée à voir. Parce qu'avec toutes les images rarement réussies qui encombrent notre champ de vision en permanence... c'est important de focaliser pour revoir le premier degré. *L'état des choses*.

Ce *David* est aussi terriblement une histoire de confiance. Cette proposition repose sur la compréhension du public et aussi sur les interprètes, Christian Bakalov, Robert Hayden et Marc Iglesias qui, eux, accordent leur confiance à la chorégraphe qui les expose, nus, face au public. Ayelen Parolin croit que l'image du *David* de Michel-Ange peut traverser les siècles. David, lui, a de l'aplomb et ose faire face à Goliath, même s'il n'a que sa fronde...

Accepter que le regard du spectateur fasse l'œuvre. Est-ce que ce n'est pas ça qui ferait un peu *old school* ? Un public autonome. C'est un peu décalé, non ? On veut toujours l'accompagner, l'ouvrir à la culture, le guider, l'éduquer, diriger son regard. Mais c'est oublier qu'il aime aussi qu'on lui fasse confiance. On peut « préparer » le public, mais seulement jusqu'à un certain point. Parce que dans la salle, il y a toujours le risque que son sentiment dérape et n'aille pas où on voudrait qu'il aille. Les balises d'ailleurs, ce n'est pas le public qui en a besoin, c'est le système qui les met en place parce qu'il n'a pas confiance. Parce qu'il ne fait pas confiance au libre arbitre.

Si on regarde ce monde pourri droit dans les yeux en adoptant un *contrapposto* et un air de défi, alors, oui, il y a de l'espoir. Des révolutions en cours. Faire front. Avoir de l'aplomb. Et confiance en soi. ■